

Je voulus braver le malaise que je ressentais et repris ma route. André marchait près de moi. Mais voilà que, sans m'en demander la permission, il prit mon bras et le passa sous le sien.

— Appuyez-vous sur moi, dit-il, vous êtes fatiguée.

Ainsi que je l'ai dit, André était regardé comme un frère par ma sœur et par moi.

Depuis notre retour de pension, cependant, le *vous* plus cérémonieux avait remplacé le *toi* familier. Maintes fois, André nous avait accompagnées à la promenade, à la pêche, aux assemblées, je trouvais cela tout simple.

Pourquoi donc, ce matin-là, une sorte de gêne s'empara-t-elle de moi ? Étonnée et fâchée, j'essayais de me rendre compte de cette impression.

— Sans doute, pensai-je, c'est parce que je lui donne le bras.

Il n'arrive guère, en effet, dans nos campagnes, que l'on se promène ainsi. La femme marche à côté de l'homme, le plus souvent celui-ci la précède un peu.

Un auteur a dit qu'il faut faire remonter cet usage à la seule rudesse native du paysan, ou, mieux encore, au sentiment exagéré qu'il a de la préséance masculine.

Je crois qu'il est tout aussi naturel, tout aussi juste de penser que le mauvais état des chemins est pour beaucoup dans cette coutume. Trop souvent le piéton n'a d'autre ressource, pour traverser d'affreux bourbiers, qu'une étroite motte de terre ou quelques cailloux ; je ne parle même pas de la nécessité de franchir de nombreux fossés, échaliers ou barrières.

Pour moi, d'ailleurs, mon trouble s'expliquait bien simplement, je n'allais jamais sans ma sœur à une fête quelconque et, alors, nous nous donnions le bras.

Ayant ainsi raisonné, je me sentis plus libre, mais ce fut pas pour longtemps. En relevant la tête, je surpris le regard d'André attaché sur moi avec une fixité qui me parut étrange.

— Qu'avez-vous donc ? lui demandai-je.

— Je vous admirais, Martine.

J'éclatai de rire.